

Dominique Jean Larrey (1766-1842)

par
Xavier Riaud¹



Dominique Jean Larrey (1766-1842), (© BIUM).

« *Je salue l'honneur et la loyauté qui passent* »
(A. W. Wellington, Waterloo, 1815)

La « Providence du soldat », surnom qu'il reçoit en Egypte, naît à Beudéan, le 7 juillet 1766. A 14 ans, son père venant de décéder et sur la recommandation de l'abbé Grasset qui l'a pris en charge, il quitte le domicile familial, et rejoint son oncle Alexis, chirurgien en chef de l'hôpital la Grave de Toulouse, qui lui enseigne la médecine pendant 6 ans, après avoir suivi une scolarité au collège de l'Esquille des Frères de la doctrine chrétienne (Vayre & Ferrandis, 2004). Il n'a pas 19 ans lorsqu'il devient prosecteur. Il vivait jusque là en étant le répétiteur de ses amis étudiants. En 1785, il obtient le premier prix de la Société Saint-Joseph de la Grave et est désigné « professeur-élève » (Gourdol, 2010). Au concours d'aide-major, en 1786, il arrive majeur de sa promotion. Il soutient aussi cette année-là, une thèse sur *La carie des os*. Il reçoit la médaille de vermeil de la cité de Toulouse (Vayre & Ferrandis, 2004). Désargenté, il gagne la capitale à pieds et suit les cours de Dessault à l'Hôtel-Dieu. En 1787, il intègre l'école navale de Brest, puis embarque sur la *Vigilante* le 4 octobre, après avoir obtenu un concours de chirurgien auxiliaire dans la marine royale, où il est classé premier. C'est à bord de la *Vigilante* qu'il se soumet au concours de chirurgien-major où il est reçu sans aucune difficulté. De retour d'un voyage jusqu'à Terre Neuve, l'équipage est au complet. Ses directives hygiéniques drastiques ont été respectées à la lettre. Il apprend à y travailler vite et bien, dans un local exigü. Sujet au mal de mer, il demande son licenciement de la marine (Marchioni, 2003 ; Vayre & Ferrandis, 2004). De nouveau à Paris, le 25 novembre 1788, il suit une fois de plus les cours de Dessault et de Sabatier, ce qui l'amène à être reçu premier au concours d'aide-major de l'hôpital des Invalides en 1789. Il est écarté du poste au profit d'un autre qui a les faveurs du gouverneur. C'est à cette époque qu'il devient très ami avec Corvisart et Bichat. En 1789, il participe à la prise de la Bastille avec les étudiants de l'école de chirurgie. En 1791, un second poste de chirurgien aide-major se libère aux Invalides. Sabatier scandalisé par l'évincement de Larrey en 1789, au même poste, se démène pour aider son poulain à obtenir ce concours. Devenu chirurgien-major du district de Saint-André-des-Arts, il s'occupe de soulager les blessés du Champ-de-Mars. Paris devient invivable. Il part

¹ Docteur en Chirurgie dentaire, Docteur en Epistémologie, histoire des sciences et des techniques, Lauréat et membre titulaire de l'Académie nationale de chirurgie dentaire, membre libre de l'Académie nationale de chirurgie. 145, route de Vannes, 44800 Saint Herblain ; 02 40 76 64 88. xavier.riaud@wanadoo.fr

pour Brest où ses amis de la marine le pressent de reprendre du service. Arrivé au port, Sabatier, encore lui, lui écrit pour lui signaler qu'un poste gagnant-maîtrise est vacant lui ouvrant les portes de l'enseignement. Larrey revient aussitôt dans la capitale. En avril 1792, il arrive à Strasbourg et rejoint l'armée de Kellermann au grade de chirurgien major des hôpitaux, où, dans un premier temps sous les ordres de Percy, il parvient, par son courage, à occuper des fonctions similaires aux siennes (Dupont, 1999). En 1792, à la bataille de Spire, véritable baptême du feu, il applique sur le terrain, les préceptes de la chirurgie navale (<http://www.cheminsdememoire.gouv.fr>, sans date). Il réalise d'ailleurs sous le regard attentif de Coste, Sabatier et Parmentier, trois inspecteurs généraux du service de santé, une désarticulation de l'épaule sur l'un de ses blessés (Lemaire, 1992 & 2003). Pendant les périodes de repos, il transmet son savoir à d'autres médecins. Ainsi, crée-t-il un cours de perfectionnement d'anatomie et de chirurgie pratique, à Mayence en 1793, où il est nommé officiellement à la direction chirurgicale du Service de santé de l'armée (Marchioni, 2003 ; Meylemans, 2010). Il invente 3 types d'aiguilles à suturer les plaies du cou et de la face qui lui valent de recevoir la médaille d'or de l'Académie de chirurgie. Il milite activement pour que le médecin se porte au devant du blessé. Sa conviction est profonde au point qu'il crée un corps de brancardier et d'ambulancier, mais aussi, une ambulance volante à cheval qui sillonnent les champs de bataille dans toute l'Europe, à partir de 1793 où il se signale par ses prémices (Lemaire, 1992 & 2003 ; Marchioni, 2003). C'est d'ailleurs la première fois qu'un chirurgien est aperçu au cœur des combats. Le 22 juin 1793, pour sa conduite héroïque au feu, Larrey est cité à l'ordre de l'armée. Il a rallié des déserteurs et a attaqué une position ennemie. Là, sous les balles adverses, il a délivré ses soins sur les blessés. Le 25 juillet, Danton apprenant la victoire des forces françaises rend hommage à Larrey pour ses bons soins donnés dans des conditions si précaires et si dangereuses. Marchioni (2003) dit de lui : « *Petit dormeur de tempérament, il opère souvent avec facilité jusqu'à 4 heures du matin et pourra pratiquer deux cents amputations vingt-quatre heures durant !* » Extrêmement rigoureux en matière d'hygiène, il se frictionne tous les jours le corps d'eau vinaigrée.

En 1794, de retour à Paris, son système d'ambulances volantes est unanimement salué par la Comité de salut public. Il est promu au rang de chirurgien en chef de l'armée de Corse stationnée à Toulon (Vayre & Ferrandis, 2004). De retour à Paris, il doit en partir précipitamment pour éviter une possible arrestation. Il est reconnu qu'il a recueilli et soigné un prince autrichien sur le front, ce qui n'est pas acceptable aux yeux des représentants de la République naissante. Sauvé in extremis par un ami de son oncle qui siège au Comité, il rejoint donc Toulon sans tarder et c'est dans cette ville qu'il rencontre pour la première fois Bonaparte. Avant de partir, le 4 mars 1794, il a eu le temps de se marier.

Très vite, il se voit réorganiser le grand hôpital de Nice qui accueille les blessés de l'armée d'Italie. Son travail est alors salué par la Comité de salut public. Après une excursion en Espagne où le jeune médecin peut étudier les effets du froid de l'hiver sur les membres des soldats, il est rappelé à Toulon en 1795. Très vite inutile, il est muté sur Paris où il revient pour assister à l'accouchement de sa femme. L'enfant prénommé Félix-Hippolyte décède trois semaines après. Lors des émeutes de la capitale, Larrey commande aux ambulances attachées à l'armée (Marchioni, 2003). Le 3 juillet 1795, il est de nouveau affecté à la garnison de Toulon. Aussitôt, il organise un enseignement d'anatomie avec dissections sur cadavres avec lesquels il effectue des préparations anatomiques destinées à ses jeunes confrères. C'est à cette époque qu'il publie un *Mémoire sur l'anthrax* qui lui confère une certaine notoriété. Cette année-là, il devient professeur à l'école de santé du Val-de-Grâce où il enseigne l'anatomie et la médecine opératoire (Gourdol (2010) affirme qu'il s'agit d'anatomie et de chirurgie militaire et qu'il est le premier nommé à cette nouvelle chaire), sous les ordres de Coste qui la dirige. Il a 30 ans. Il devient aussi chirurgien en chef de l'hôpital du Gros-Caillou et des Invalides (Dupont, 1999). A l'orée de l'année 1797, il est affecté à l'armée d'Italie et est présent à tous les combats de cette campagne. Napoléon salue chaleureusement son dévouement et surtout, l'esprit d'organisation que le médecin a insufflé au service de santé. Larrey y imagine des ambulances volantes rapides et légères, capables de se déplacer sur tout le front. Marchioni (2003) décrit l'ensemble avec précision : « *une équipe chirurgicale à cheval : 3 chirurgiens, 1 infirmier, tous montés, suivis de mulets de bât transportant du matériel médico-chirurgical à l'aller et les blessés au retour disposés dans des paniers rudimentaires. La forme définitive constitue la Légion de l'ambulance à 3 divisions. L'une au centre du champ de bataille ou à l'avant-garde, dirigée directement par Larrey, la seconde à l'aile droite et la troisième à l'aile gauche. Chacune peut renforcer ses homologues en fonction de l'évolution des combats et de l'afflux des blessés.* » Le même

auteur (2003) ajoute : « *Tout est prévu pour secourir le dixième des effectifs engagés. On compte au sein de chaque division 15 chirurgiens, 40 infirmiers dont 12 à cheval et 13 aides soignants. Chaque infirmier à pied porte un sac en cuir à plusieurs compartiments contenant des appareils à pansement de réserve. Le chirurgien ou infirmier à cheval porte, au lieu des deux fontes pour les pistolets, deux sacoches et un portemanteau en cuir destinés à transporter les trousseaux d'instruments d'urgence et les premiers pansements. 25 conducteurs dont un maréchal-ferrant et un sellier complètent ce personnel d'une centaine de personnes par division.* » Chaque division comporte 12 véhicules à 2 ou à 4 roues. C'est Larrey qui assure l'entremise entre Bonaparte et Desaix dont il est un ami depuis l'armée du Rhin. Bonaparte satisfait de ses travaux lui demande d'inspecter les hôpitaux d'Italie du nord et de s'assurer du degré de compétence des jeunes chirurgiens de l'armée (Marchioni, 2003). En juin 1797, Dominique éradique une épidémie de typhus qui décime les équipages français par des mesures d'hygiène simples et strictes. Ayant rejoint Udine et l'armée de Masséna prête à en découdre avec les Autrichiens, il s'improvise vétérinaire et stoppe les avancées d'une épidémie de charbon chez les chevaux du contingent. A la fin de l'année, Larrey regagne Paris. Il y retrouve sa chaire au Val-de-Grâce (Marchioni, 2003).

Le 22 mars 1798, Larrey, en compagnie de Desgenettes, quitte Paris. Il vient d'être muté à l'armée d'Angleterre. Mais, la diligence qui les transporte les emmène directement à Toulon où les deux hommes embarquent à bord de *L'Orient*, le vaisseau amiral d'une expédition en Egypte fomentée par le général Bonaparte. Il y occupe naturellement le poste de chirurgien en chef du contingent militaire en partance. Sur le navire, le futur empereur crée deux commissions dont une des sciences et des arts.

Le Directoire assure l'autonomie aux médecins de l'armée. Larrey n'en demandant pas plus écrit à son oncle qui lui envoie 108 chirurgiens désireux de participer à l'expédition. Ils sont formés en urgence à l'hôpital militaire d'instruction de Toulon, puis au cours du voyage. Pour le matériel, le chirurgien met à contribution tous les corps de métier de la ville. Le 19 mai, les bateaux larguent les amarres. Les troupes débarquent sur la terre des pyramides dans la nuit du 1^{er} au 2 juillet 1798. Arrivé à Alexandrie, Larrey organise, aussitôt et dans l'urgence, un hôpital de fortune. Avant de quitter la ville, aidé de Bonaparte qui réquisitionne une villa à cet effet, il structure un vrai hôpital qui fonctionne à plein régime dès son ouverture (Marchioni, 2003). Souffrant de soif et de chaleur au milieu des soldats, son matériel volé par des bédouins, Larrey et ses confrères traversent à pieds, le désert les amenant aux portes du Caire en portant leur matériel sur le dos. Au cours du périple, ils rivalisent d'imagination pour aider les Français désespérés par l'excursion qui se révèle très dure. Lors de la bataille des pyramides, Larrey organise un gigantesque hôpital dans la demeure fastueuse de Mourad Bey, défait. Il n'hésite pas à recommander certains de ses hommes, à demander des récompenses pour eux. Il opère 24 heures durant sans se reposer, sans s'alimenter, juste parce que ses hommes blessés ont besoin de lui. Sa réputation d'homme de cœur est alors connue dans toute l'armée. C'est aussi pendant cette campagne qu'il expérimente sa technique d'amputation par désarticulation de la tête d'humérus. Au Caire, il ouvre un hôpital dans le palais d'Ibrahim Bey pour les pauvres et les indigents, selon les préceptes d'Avicenne, l'illustre médecin arabe.

Pourtant, à la création de l'Institut d'Egypte, Larrey n'y siège pas. Les médecins de la section de physique et de science naturelle débattent, cherchent et émettent des mémoires faisant la synthèse de leurs trouvailles. Les sujets portent notamment sur l'hygiène, l'alimentation ou les épidémies. Ainsi, en est-il de Larrey qui publie plusieurs traités qui établissent sa réputation scientifique jusqu'en France où ses travaux sont reconnus (Marchioni, 2003).

Larrey crée une école pour les jeunes chirurgiens de l'armée. Il y enseigne l'anatomie, la médecine opératoire et la chirurgie générale. Il combat le tétanos et la peste lors de l'expédition en Syrie. Il comprend alors toute l'importance de l'hygiène des troupes (Vayre & Ferrandis, 2004). Il réforme son ambulance volante. Les blessés sont donc évacués à dos de chameau. Lors de la révolte du Caire, Larrey se dépense sans compter pour soigner les blessés et risque plusieurs fois sa vie pour cela. Il pleure de nombreux élèves et amis qui sont tués par les révoltés. Au départ de Bonaparte, il décide de rester avec Kléber pour soigner ses malades et ses blessés (Dupont, 1999). Mais, avant le départ de ce dernier, sous l'injonction de Larrey, le général décrète une équivalence de grade qui est une vraie révolution pour le Service de santé. Les médecins de 1^{ère} classe sont assimilés aux commandants et ceux de 2^{ème} ou de 3^{ème} classe, aux capitaines. Leur situation est régularisée par un brevet agrémenté d'une solde au sein de l'armée (Marchioni, 2003). Le 30 janvier 1799, les premiers cas de peste sont signalés. Larrey applique des mesures d'hygiène d'une rigueur extrême. A Jaffa, Larrey s'évertue à

isoler les malades atteints de la mort noire et à appliquer des mesures d'hygiène sévères. Le 22 mars, lors du siège de Saint Jean d'Acre, il envoie une directive à tous les chirurgiens afin de définir une conduite unique pour lutter efficacement contre la peste qui fait des ravages dans l'armée française. Au cours de l'assaut, il est blessé une seconde fois et malgré tout, il poursuit ses soins sur les remparts acclamés par le cœur des soldats (Marchioni, 2003).

Larrey est élu au sein de l'Institut, le 4 juillet 1799, dans la section de physique. Dans la même année, il publie son mémoire de 38 pages intitulé *Mémoire sur le tétanos traumatique* consécutif à l'observation des blessures engendrées par les projectiles turcs, qui fait grand bruit. En 1798, sans en être membre, il avait fait paraître son *Mémoire sur l'ophtalmie endémique en Egypte* qui avait déjà été consacré (Marchioni, 2003). En 1800, c'est autour du *Mémoire sur la fièvre jaune, considérée comme complication des plaies d'arme* à feu de paraître. Suivent *De hepatitis* et *L'atrophie des testicules*. Kléber le charge d'inspecter les hôpitaux du delta et de proposer de l'avancement aux médecins méritants, ce que Larrey s'empresse de faire. Le 21 mars 1801, à Canope, alors que Menou s'enlise contre les Anglais fraîchement débarqués, menacé par la charge d'un régiment de dragons, Larrey s'enfuit en portant le général Silly, qu'il vient d'amputer, sur son dos et parvient à le sauver. Alors qu'Alexandrie est assiégée par les Britanniques, une épidémie de scorbut apparaît. Les mesures alimentaires et hygiéniques préconisées par Larrey ont raison de tous les symptômes. Il déplore très peu de morts en définitive.

En 1801, il autopsie le corps de l'assassin de Kléber, l'embaume et le fait exposer au Musée d'histoire naturelle (Marchioni, 2003). Il aurait embaumé le corps de Kléber également (Vayre & Ferrandis, 2004). Lors de la reddition, Menou parvient à négocier avec les Anglais, la conservation des archives, mémoires et collections amassées en Egypte, qu'il ramène en France (Beaucour, 1970). Larrey, notamment, conserve ses notes qu'il destine à publications dès son retour en France et ses collections de crânes, et de momies (Marchioni, 2003). A son retour d'Egypte, Larrey fait connaître un mémoire sur *l'Ophtalmie endémique*. Il rencontre le futur Napoléon, en mars 1802. Il lui présente sa *Relation chirurgicale de l'expédition d'Orient* qu'ému, le Premier Consul reçoit et transmet aussitôt à son secrétaire en lui ordonnant de le publier dans la *Description d'Egypte* (Marchioni, 2003). Dans cet ouvrage, il publie aussi en 1809, un *Mémoires et observations sur plusieurs maladies qui ont affecté les troupes de l'armée française pendant l'expédition d'Egypte et de Syrie et qui sont endémiques dans ces deux contrées (Etat moderne, tome 1, pp. 427-524)*, et en 1812, une *Notice sur la conformation physique des Egyptiens et des différentes races qui existent en Egypte, suivie de quelques réflexions sur l'embaumement des momies (Etat moderne, tome 2, pp. 1-6)* (Viel & Fournier, 1999).

Le 10 mars 1803, la loi réformant la médecine, dont les principaux préceptes ont été dictés par Fourcroy, voit le jour. Dominique a contribué dans une large mesure à son édification puisqu'il a participé aux travaux d'écritures.

En 1803, il soutient aussi sa thèse de médecine qui porte le titre : *Des amputations des membres à la suite des coups de feu* (<http://www.cheminsdememoire.gouv.fr>, sans date). Il devient le premier docteur en chirurgie (Vayre & Ferrandis, 2004). Sa thèse connaît un tel succès qu'il s'empresse de l'offrir à Bonaparte.

En 1804, nouvelle promotion. Il est chirurgien en chef de la Garde impériale. Il opère en première ligne, au front, quelque soit le temps. Il est omniprésent (Dupont, 1999 ; Meylemans, 2010). Le 15 juillet 1804, il est fait officier de la Légion d'honneur par le futur Napoléon et est décoré en l'église des Invalides (Vayre & Ferrandis, 2004). Sur le plan littéraire, l'année est aussi prolifique. En effet, il publie *De éléphantiasis, Du sarcocèle* et *Des plaies de poitrine*. Larrey est présent lors du sacre de Napoléon, le 2 décembre 1804. Le soir même, dans une note écrite, il prédit « *sa perte et la ruine de la France* » (Marchioni, 2003).

En 1805, à Ulm, à Echingen et à Austerlitz, tous les blessés sont opérés sur le terrain. A la veille d'Austerlitz, l'empereur lui confie la direction de l'intégralité du service de santé de l'armée, Percy étant occupé à d'autres tâches. Le chirurgien risque plusieurs fois sa vie sur le champ de bataille. Les ambulances volantes sont d'une efficacité exceptionnelle. Cette même année, il devient inspecteur général du service de santé (Gourdol, 2010). A Vienne, il visite les hôpitaux et met en place des mesures d'hygiène très strictes pour éradiquer toute épidémie.

A la fin février 1806, il est de retour à Paris. Il en profite pour publier une *Notice sur l'anévrisme* à la société de l'Ecole de médecine, puis une *Notice sur les causes spontanées de l'hémorragie active*

artérielle et enfin une *Notice sur une épilepsie cérébrale*. La même année, à Iéna, Larrey instaure la sélection des blessés en fonction de la gravité de leur état, mais mis en réserve avec la Garde impériale, il ne participe pas au combat pour la seule et unique fois de l'épopée napoléonienne (Vayre & Ferrandis, 2004).

Cette année-là, il préside à la Société de médecine de Paris dont il est membre depuis sa fondation en 1796 (Vayre & Ferrandis, 2004 ; Gourdol, 2010).

En 1807, à Eylau, il effectue 800 amputations en trois jours (<http://www.cheminsdememoire.gouv.fr>, sans date). Trois jours durant, par un froid glacial, il opère sans jamais s'arrêter. Sur les 7 000 Français et 5 000 Russes opérés, 91% ont guéri. Il est élevé au rang de « commandant » de la Légion d'honneur (Marchioni, 2003). Napoléon lui remet ses insignes et son épée personnelle, directement sur le champ de bataille. En 1807, après la bataille de Friedland, c'est sur les conseils médicaux avisés de Larrey que Napoléon porte la conscription à 20 ans. De retour à Paris, Larrey reprend ses fonctions de chirurgien en chef de l'hôpital de la Garde. Il publie aussi un *Mémoire sur la gangrène sèche causée par le froid, ou gangrène de congélation* tiré de son expérience recueillie à Eylau. Arrivé en 1808, sur le sol espagnol, il organise les hôpitaux madrilènes, évalue les officiers de santé mis à disposition et ouvre une école de chirurgie ouverte aux Espagnols également. Lors de la révolte de Madrid, les infirmiers espagnols veulent achever les blessés. Larrey s'interpose et empêche le massacre en armant ses blessés qui font feu sur les insurgés. Le chirurgien demande par ailleurs, à Valladolid, la création d'un hôpital pour l'ennemi, ce qui constitue une première (Gourdol, 2010). En mars 1809, atteint de typhus, il doit s'aliter et de fait, rentre à Paris (Vayre & Ferrandis, 2004). Le 18 septembre 1808, naît son deuxième fils, Félix-Hippolyte, qui aura un parcours médical similaire à son père, mais auprès de Napoléon III.

En mai de cette année-là, à Essling, il ampute le général Lannes qui décède 8 jours après. Très attaché à cet homme, Larrey accuse le coup. En juillet, à Wagram, il opère 1 200 blessés et pratique 300 amputations. 45 seulement décèdent. Napoléon en fait un baron d'Empire et lui attribue une rente annuelle de 5 000 francs (Vayre & Ferrandis, 2004). Il utilise le froid pour anesthésier ses patients et entreprend de les évacuer aussitôt que possible pour éviter les infections de leurs plaies. Il écrit à sa femme cette année-là : « Plus de 10 000 blessés sont passés dans nos ambulances, j'ai mis cinq jours et cinq nuits à opérer et à faire les pansements d'urgence... (Lemaire, 1992 & 2003) » A la fin 1809, il reprend ses fonctions au Gros-Caillou (Marchioni, 2003).

Au début de l'année 1812, Larrey publie ses *Mémoires* qu'il étoffe de nombreux recueils à caractère strictement médical (Marchioni, 2003). Il envoie son livre aux monarques européens qui l'en félicitent, à commencer par Napoléon qui est le premier à le recevoir.

Le 12 février 1812, sur décret de l'Empereur, il succède à Heurteloup au poste de chirurgien en chef de la Grande Armée. Le 2 avril, il est à Berlin. Aussitôt, il ouvre une école de chirurgie et de premiers soins afin de former rapidement les jeunes chirurgiens nouvellement arrivés au service de santé. Alors que la Grande Armée s'engage lentement en Russie, la pénurie se fait déjà terriblement ressentir dans le service du chirurgien. En août, Larrey est sévèrement tancé par Napoléon pour la première fois, qui lui reproche la pénurie en matériel. Ne pouvant pas se défendre, le médecin décide de lui écrire et de se plaindre de l'intendance. Napoléon, quelques jours après, s'excuse et lui assure de son amitié. Pourtant, combatif, imaginatif, il brille particulièrement lors de cette campagne. Il ampute 200 hommes en un jour, lors de la bataille de la Moskova, dont une en moins de deux minutes. Pendant toute la durée de la campagne, il tient un journal d'une précision extrême (Dupont, 1999). A Moscou, pourtant, Napoléon lui reproche de ne pas avoir su « administrer sa partie (Lemaire, 1992 & 2003). » Malheureusement, tout manque. « C'est à Larrey que revient le mérite d'avoir érigé en système le principe de tri et du classement des blessés par ordre d'urgence lors de leur arrivée massive (Marchioni, 2003)... », classement toujours en vigueur au XX^{ème} siècle, au cours des deux conflits mondiaux notamment. Lorsqu'il quitte la capitale, Larrey doit, à regrets, laisser les malades et blessés intransportables laissés à la garde de quelques chirurgiens. Harcelés, la retraite des soldats français ressemble plus à une débâcle. Après le passage épique de la Bérézina où il est près de mourir sans l'intervention des hommes de la Grande Armée, ayant fait le choix de sauver un maximum de matériel et de blessés, après être passé à cet effet dans les derniers, Larrey rejoint Königsberg, le 21 décembre. Il est atteint de fièvre typhoïde. Grâce à des bons soins, il guérit. Le corps chirurgical de la Grande Armée a été détruit à 66 % suite à la campagne de Russie. Tout est à reconstruire (Marchioni, 2003).

Alors qu'une place se libère à l'Institut, il choisit de laisser Percy y être élu à sa place. Il intervient personnellement auprès du tsar Alexandre I^{er} pour qu'il rende sa liberté à Desgenettes en 1813, après qu'il ait été capturé. En 1813, il parvient à sauver 2 632 jeunes soldats, nouvelles recrues, du peloton d'exécution ordonné par l'Empereur lui-même, alors qu'ils sont convaincus de blessures volontaires, ceci à Lützen et à Bautzen où il réalise là, ce qui est considéré comme la première expertise médico-légale (<http://www.cheminsdememoire.gouv.fr>, sans date). Larrey démontre au sein d'un jury de chirurgiens et d'officiers supérieurs, avec une telle conviction qu'il s'agit de blessures involontaires par manque d'expérience, que Napoléon accepte de revenir sur sa décision (Vayre & Ferrandis, 2004). De mauvaise humeur, malgré tout, l'Empereur lui donne l'accolade à l'issue de cette affaire, mais quelques jours plus tard, comprenant qu'il allait commettre un crime impardonnable, il fait envoyer au chirurgien de nombreux présents et lui octroie une pension de 3 000 francs (Marchioni, 2003). Enfin, les statistiques du Service de santé relatées, dans ses Mémoires, par Larrey, sont exceptionnelles. En effet, il a sauvé 89 % de ses malades.

Lorsque Napoléon abdique, Larrey décide de l'accompagner en exil, mais l'Empereur refuse estimant qu'il sera plus utile auprès des soldats de la Garde (Vayre & Ferrandis, 2004). Il occupe toujours ses fonctions au Gros-Caillou et en tant qu'inspecteur général du Service de santé. Lorsque Napoléon revient en France, après d'être échappé, Larrey l'attend fidèlement. Pourtant, c'est Percy qu'il nomme au poste de chirurgien en chef de la Grande Armée (Marchioni, 2003). Blessé, il refuse de suivre l'armée et se cloître chez lui. Pourtant, les arguments impériaux ont vite raison de lui. Il finit par rejoindre la Garde (Marchioni, 2003).

Au cours de la bataille de Waterloo, alors qu'il est au feu à récupérer et soulager les blessés, Wellington l'aperçoit, et fait en sorte que la zone où le chirurgien se trouve ne soit plus menacée par les tirs de ses hommes. Blessé et capturé, il est à deux doigts d'être exécuté, mais reconnu, Blücher, reconnaissant que Larrey ait sauvé son fils en 1813, le raccompagne à Louvain (Dupont, 1999). Après une inspection des hôpitaux de Bruxelles, il gagne Paris qu'il rejoint le 15 septembre 1815 (Vayre & Ferrandis, 2004).

Sous la Restauration, il devient chirurgien de la Garde royale après avoir été tout de même quelque peu inquiété (<http://www.cheminsdememoire.gouv.fr>, sans date). Il est démis de ses fonctions d'inspecteur général du Service de santé. En 1815, il est question de le déchoir de son poste hospitalier, ce qui constitue une mesure très grave. Il rédige un rapport faisant le bilan de sa carrière qui est remis à la Commission d'examen qui doit statuer sur son sort (Marchioni, 2003). Il est lavé de tout soupçon et maintenu dans ses fonctions, le 27 novembre 1815. Toutefois, il ne perçoit qu'une demi-solde. Il ne recouvre l'intégralité de sa pension qu'en 1818 (Marchioni, 2003). Il est élu à l'Académie de médecine, à sa création, en 1820, à l'Académie des sciences en 1829, 25 ans après sa première candidature, où il succède à Pelletan (Lemaire, 1992 & 2003).

De 1826 à 1836, il est professeur à l'Ecole militaire du Val-de-Grâce (Meylemans, 2010 ; Gourdol, 2010). En 1826, il voyage avec son fils en Irlande, en Angleterre, puis en Ecosse où il rencontre ses confrères britanniques qui l'accueillent avec joie et honneur (Marchioni, 2003).

Lors de la révolution de 1830, il est encore chirurgien en chef de l'hôpital du Gros-Caillou. Il soigne les blessés des émeutes de juillet 1830. Il s'interpose et refuse de livrer ses patients (Vayre & Ferrandis, 2004).

Il est promu chirurgien en chef de l'hôtel royal des Invalides en 1831, après avoir réintégré sur ordre de Louis-Philippe, le Conseil de santé (Vayre & Ferrandis, 2004). En 1832, il structure le service de santé belge, à la demande du roi des Belges. En 1835, il lutte contre le choléra lors de l'épidémie qui prolifère à Marseille. Devenu autoritaire, impatient et intolérant, il est missionné à l'étranger pour l'éloigner, puis mis à la retraite en 1838 (Vayre & Ferrandis, 2004). Il en conçoit une profonde amertume. Il n'exerce plus alors qu'en privé (Meylemans, 2010). Affublé de son uniforme de Wagram, il est enfin évidemment présent lorsque les cendres de Napoléon sont rapatriées en France, en 1840.

Le 25 juillet 1842, il décède à Lyon, alors qu'il revient d'une tournée d'inspection harassante des hôpitaux d'Algérie. Sa femme était morte quelques jours auparavant sans qu'il le sache. Le 8 août 1850, est inaugurée au Val-de-Grâce, une statue de Dominique Larrey sculptée par David d'Angers (Vayre & Ferrandis, 2004). Une autre a été érigée à l'Académie nationale de médecine en 1856. Une troisième enfin existe à Tarbes. Ses cendres ont été transférées du Père-Lachaise aux Invalides en 1993

selon Dupont (1999), en 1992, selon Gourdol (2010). Son nom figure sur la 30^{ème} colonne pilier sud de l'Arc de Triomphe (Meylemans, 2010 ; Gourdol, 2010).

Il a été présent lors de toutes les campagnes de la Grande Armée : soit 25 campagnes, 200 affrontements, 40 batailles, 6 fois blessés au feu (Marchioni, 2003).

Humaniste confirmé, il ne compte pas son temps et n'économise jamais son énergie au service des blessés, qu'ils soient amis ou ennemis d'ailleurs, peu lui importe. Napoléon le porte au plus haut dans son cœur et dans son estime. Il dit de lui, à Sainte-Hélène, avant de mourir, dans son testament où il lui lègue notamment la somme de 100 000 francs : « *C'est l'homme le plus vertueux que j'aie connu. Il a laissé dans mon esprit l'idée du véritable homme de bien* (Lemaire, 1992 & 2003 ; <http://www.cheminsdememoire.gouv.fr>, sans date). » A Essling (1809), il n'hésite pas un seul instant à faire tuer ses propres chevaux pour en faire du bouillon qu'il donne à ses patients (Dupont, 1999).

Il n'a jamais été, à son grand regret, professeur à la Faculté de médecine de Paris, car, semble-t-il, Desgenettes et Percy ont fait en sorte de rendre ce pieux rêve inaccessible (Lemaire, 1992 & 2003). Il a postulé à 5 reprises pour des chaires diverses, mais ses candidatures ont toutes été rejetées. Il a essayé de créer deux écoles de chirurgie, une à Madrid et une à Varsovie. Les deux projets ont malheureusement avorté (Lemaire, 1992 & 2003).

Les soldats de la Grande Armée le vénèrent. Alors sur le point de mourir, ils le sauvent au passage de la Bérézina, l'accueillent aux bivouacs, le réchauffent et le nourrissent.

Larrey n'hésite pas à faire acte d'héroïsme. Comme en 1814, à la ferme d'Heurtebise où une ambulance sans protection est menacée par les cosaques, le médecin charge sabre au clair pour sauver 200 blessés (Vayre & Ferrandis, 2004).

Sa pratique de l'amputation lui a permis de sauver plus de 75 % de ses blessés, mais surtout a évité la propagation du tétanos (<http://www.cheminsdememoire.gouv.fr>, sans date).

Il s'est toujours insurgé contre la corruption chez les commissaires et au sein de l'administration du service de santé. Il n'hésitait pas à aller réveiller des généraux, la nuit pour obtenir des fournitures et était craint parce qu'il ne faisait la cour à personne. Tout le monde savait que, s'il n'obtenait pas ce qu'il voulait, c'est-à-dire le mieux pour ses blessés, il irait tout droit chez l'Empereur pour faire valoir ses récriminations (Vayre & Ferrandis, 2004).

Dès l'âge de 19 ans, il avait été initié à la franc-maçonnerie (Vayre & Ferrandis, 2004 ; Gourdol, 2010).

Il est membre associé des Académies de Vienne, Bruxelles, Munich, Iéna, Turin, Naples et Madrid. Ses livres ont été traduits en anglais, allemand et italien (Marchioni, 2003).

Le corps du baron Dominique Larrey (1766-1842), le célèbre chirurgien de la Grande Armée, l'homme que Napoléon qualifie d' « *homme le plus vertueux que j'aie connu* », a été exhumé le 15 décembre 1992. Une haie d'honneur a été effectuée pour l'occasion par de nombreux médecins militaires. Il était prévu qu'il rejoigne les Invalides. Mais, auparavant, des examens médico-légaux et anthropologiques ont été effectués. Il a été formellement identifié. Son crâne présentait une blessure à l'arcade consécutive à un coup de sabot de cheval.

Sur le plan odontologique, voici ce qu'a affirmé le remarquable docteur P. L. Thillaud (2009) : « *Malgré l'âge, en dépit des tribulations de la vie d'un chirurgien suivant la Grande Armée, et une abrasion dentaire très considérable, le baron Larrey disposait encore à sa mort d'un coefficient masticatoire non négligeable : 2 molaires en occlusion, 4 prémolaires et la totalité du bloc incisivo-canin. L'état osseux alvéolaire était là encore remarquable, seulement marqué d'une lyse minime, avec des dents solidement implantées.* »

Le même auteur (2009) poursuit : « *La présence d'apex et de racines résiduelles atteste de l'absence de tout soin dentaire, de toute avulsion. Les dents manquantes ont dû se détruire progressivement avant que les restes radiculaires soient éliminés naturellement par les tissus osseux et gingivaux. L'existence de lésions apicales, modérées sur les apex résiduels de 24, beaucoup plus importants en ce qui concerne 35 et 44, doit être considérée avec une particulière attention.* »

Pierre Thillaud (2009) précise : « *En effet, ces lésions, tout particulièrement celles de 35 et 44 qui ont détruit la corticale osseuse vestibulaire, sont le signe de lésions anciennes d'évolution chronique avec, très vraisemblablement, des fistules permanentes. On ne peut exclure dans ce cas leur implication dans des infections dites « focales » du cœur et des poumons.* »

Plusieurs questions se posent à la lecture de ce compte-rendu :

1/ Y a-t-il un lien entre ces problèmes dentaires importants et chroniques du vivant du chirurgien, et la maladie qui l'a emporté ou bien s'agit-il d'une simple coïncidence?

2/ Au vu de l'état bucco-dentaire d'une personne clé de la médecine sous l'Empire, il me semble fondé de poser la question de la dentisterie au sein de la Grande Armée. Il est plausible qu'il n'y avait pas dentiste, mais que les chirurgiens pratiquaient les avulsions nécessaires en fonction de la demande et des besoins, un soldat qui a mal aux dents n'étant pas opérationnel et constituant une menace pour ses camarades.

Références bibliographiques :

Beaucour Fernand, « L'Institut d'Égypte et ses travaux », in *Souvenir napoléonien*, <http://www.napoleon.org>, 1970, n° 255, pp. 11-13.

BIUM, communication personnelle, Paris, 2010.

Dupont Michel, *Dictionnaire historique des Médecins dans et hors de la Médecine*, Larousse (éd.), Paris, 1999.

Gourdol Jean-Yves, « Baron Dominique Larrey (1766-1842), chirurgien militaire français, baron d'Empire », in <http://www.medarus.org>, 2010, pp. 1-16.

<http://www.cheminsdememoire.gouv.fr>, Dominique Larrey (1766-1842), sans date, p. 1.

Lemaire Jean-François, *Napoléon et la médecine*, François Bourin (éd.), Paris, 1992.

Lemaire Jean-François, *La médecine napoléonienne*, Nouveau Monde/Fondation Napoléon (éd.), Paris, 2003.

Marchioni J., *Place à Monsieur Larrey, chirurgien de la Garde impériale*, Actes Sud (éd.), Arles, 2003.

Meylemans R., « Les grands noms de l'Empire », in *Ambulance 1809 de la Garde impériale*, <http://ambulance1809-gardeimperiale.ibelgique.com>, 2010, pp. 1-22.

Thillaud P. L., « Paléonécropsie du baron Larrey (1766-1842) », in *Actes du 2^{ème} colloque international de Pathographie*, De Boccard (éd.), Collection Pathographie, Paris, 2009, pp. 331-340.

Vayre P. & Ferrandis J. J., « Dominique Larrey (1766-1842), chirurgien militaire, baron d'Empire. Des misères des batailles aux ors des palais. », in *e-mémoires de l'Académie nationale de chirurgie*, 2004, 3 (1) : 37-46.

Viel Claude & Fournier Josette, « Voici deux cents ans : les pharmaciens et l'expédition d'Égypte », in *Revue d'histoire de la pharmacie*, 1999 ; 322 : 265-267.